chement libérée, au début du mois d'août 1944, Bourgoin fit ses comptes, il constata qu'il avait perdu 23 officiers sur les 45 que comptait l'effectif, et que 175 de ses hommes avaient été tués ou – ce qui revenait au même – étaient portés disparus.

Le « terrain Baleine »

La neutralisation des forces mandes en Bretagne revêtait une importance capitale pour le succès de l'opération Overlord, nom de code donné à l'entreprise - jamais encore tentée dans toute l'histoire du monde sur une telle échelle - de débarquement en Normandie. Ces forces totalisaient environ 150 000 hommes composant le XXVe corps d'armée commandé par le général d'artillerie Fahrmbacher, qui avait établi à Pontivy, soit au centre géographique de la péninsule, son quartier général. Il importait notamment d'empêcher, en re-tenant leur attention sur place, les six divisions d'infanterie et les deux divisions de parachutistes de venir renforcer les troupes allemandes qui tenteraient d'anéantir la tête de pont à constituer entre la côte orientale du Cotentin et Ouistreham. Le colonel Morice et hommes allaient s'y employer de leur

Morice avait choisi la ferme de la Nouée pour son voisinage avec un vaste terrain entouré de bois épais, reconnu comme particulièrement propice parachutistes et dont le secret avait été jalousement gardé en prévision du « jour J ». Chaque jour l'excellent Le Goff. facteur des P.T.T. de Saint-Marcel, s'assurait au cours de sa tournée qu'aucun Allemand n'en soupconnait l'existence. Le « terrain Baleine », comme il fut dénommé, se trouvait donc prêt à accueillir les hommes de Bourgoin de même que le matériel qui faisait si fortement défaut aux maguisards. Dans la seule nuit du 13 juin, 25 bombardiers quadrimoteurs quelque 700 Stirling déverseraient containers sur « Baleine ».

L'organisation du camp de Saint-Marcel

L'organisation d'un camp suppose bien des problèmes à résoudre, à commencer

par l'approvisionnement nécessaire à la nourriture des hommes. Heureusement, fermes des alentours conservé le four à pain que la prolifération des boulangeries avait depuis longtemps déjà conduit à délaisser. Chacune avait son char à bœufs, tout désigné pour les transports par chemin creux. Partout on savait tuer le cochon, et même le veau. On s'arrangea aussi pour fournir l'eau à ceux des trois mille maquisards qui tenaient des avant-postes situés sur les hauteurs. Je dois à une conférence faite par le colonel Le Menach devant les officiers de réserve de Vannes et de Lorient de connaître les noms des hommes qui menèrent à bien cette tâche difficile: le commandant Guimard, connu et jouissant de l'estime de toute la population avoisinante sous son prénom d'Emile; le capitaine Musset; M. Monnier, transporteur à Ploërmel, qui paya de sa vie, au mois de juillet 1944, l'aide qu'il apporta aux maquisards. Pour ses transmissions, Morice disposait d'un réseau d'agents de liaison et de la complicité des P.T.T. qui téléphonaient ses messages en code. La protection du camp était assurée par le commandant d'infanterie Caro qui s'était signalé au cours du mois de mai en entravant de sorte la circulation ferroviaire telle qu'il épargna à la Bretagne l'écrasement des nœuds de communication par les bombardements aériens qui coûtèrent ailleurs tant de vies humaines. Il entoura le camp de Saint-Marcel de postes de quet, de barrages que nul intrus ne pouvait éviter, d'une ligne principale de résistance pourvue de champs de tir bien dégagés et de flanquements aménagés selon les règles de l'art, plus une réserve mobile, la défense étant assurée par son propre bataillon et les quatre compagnies du bataillon de Ploërmel commandées par l'admirable général de La Morlaye que j'eus l'honneur de rencontrer à Ploërmel au mois d'août 1944 : officier général de l'armée de l'Air et doyen de la Résistance morbihannaise, ce glorieux vétéran de la Grande Guerre trouvait tout naturel de s'être mis aux

La foule rassemblée au lieu-dit «La Croix Rouge » près de Rennes. (Keystone).



ordres d'un jeune maquisard, colonel improvisé, dont il estimait que la compétence en matière de guérilla dépassait de loin la sienne propre. Avec la même bonne grâce, il s'était placé avec son bataillon à la disposition du commandant Caro.

Huit mille maquisards solidement encadrés

Quand, épuisé par les combats qu'il avait dû livrer pour se frayer le passage, Pierre Marienne se présenta au P.C. de Morice, il se déclara stupéfait qu'avec les faibles movens dont celui-ci disposait un tel camp ait pu être aussi parfaitement organisé. Envoyant coup sur coup deux messages radio à Londres sur les émetteurs de son hôte, il obtint sur-lechamp des parachutages d'armes et de matériel allant jusqu'à la réception de quatre jeeps dont chacune était équipée d'une mitrailleuse double Vickers. Cela permit à Morice d'armer convenablement quelque 8 000 hommes répartis en bataillons et solidement encadrés. Le bataillon de Pontivy, précédé de quatrevingts cyclistes armés de mitraillettes, traversa d'est en ouest tout le département, suivi de cinq camions bourrés d'armes et de munitions.

Dans la nuit du 9 au 10 juin, Bourgoin fut parachuté avec une cinquantaine de ses chasseurs parachutistes et un nombre égal de containers emplis de matériel. Vétéran de la France Libre, il avait été grièvement blessé à Bir-Hakeim et amputé du bras droit, ce qui l'obligeait à user en même temps de deux parachutes. Chef prestigieux, donnant constamment l'exemple, il était admiré et aimé de ses hommes, formés à son image.

L'ennemi en éveil

De tels mouvements n'avaient pu manquer d'attirer l'attention de l'ennemi, déjà mis en alerte dans tout le département à la suite du débarquement de Normandie. Ses guetteurs repérèrent, le 12 juin, des fumées suspectes qui sortaient du bois de Saint-Bily, dans les Landes de Lanvaux, au sud de Plumelec. Elles provenaient des feux allumés pour leur cuisine par les hommes du 2° bataillon morbihannais des Forces françaises de l'intérieur, formé par le commandant Le Garrec.

Cet officier de l'artillerie coloniale, sitôt remis des blessures qu'il avait éprouvées lors du torpillage dans le golfe de Gascogne du paquebot Afrique, en 1940. avait pris contact avec la Résistance du Morbihan, puis groupé autour de lui des marins, des paysans et des cheminots dans la région d'Auray où son bataillon s'était signalé par ses actions de sabotage contre la voie ferrée Paris-Quimper - qui desservait notamment l'importante base sous-marine allemande de Lorient - et la voie transversale allant d'Auray à Saint-Brieuc, sans parler de la mise hors d'état d'un bon nombre de locomotives. Le Garrec venait de recevoir l'ordre de rallier Saint-Marcel pour y armer ses hommes et assurer la protection du camp. Cheminant de nuit, il se mettait pendant le jour sous le couvert des bois.



Dans le discours qu'il prononce, le général de Gaulle exalte la mémoire des combattants des maquis qui livrèrent bataille en Bretagne après le débarquement de Normandie. (Keystone).

Les opérations vont se déclencher

Sitôt repéré son campement, une compagnie de Géorgiens passa à l'attaque. Faute d'être en mesure de riposter comme il convenait, les hommes de Le Garrec se dispersèrent afin de gagner Saint-Marcel par petits groupes. Dans la soirée du mercredi 14 juin, 750 d'entre eux se rassemblaient autour de leur chef. Dès le lendemain, deux

compagnies comptant ensemble quelque 450 volontaires étaient armées. La 3° commandée par le capitaine Cosquer, prit position, le 16, à l'est et au sud du château des Hardys, de façon à contrôler la route menant au village, cependant que la 1re, commandée par le capitaine Bessières, la flanquait à l'ouest, non loin

du lieu dit « l'Abbaye ».

Une fois armée, la 3e compagnie prend position entre la 2e et la compagnie du 12º bataillon commandée par le général de La Morlaye. Ce dispositif assure la couverture, au nord, à l'est et au sud, de la ferme de La Nouée - plus communément appelée La Nouette par les paysans du voisinage – où le colonel Bourgoin a rejoint le colonel Morice. Le fourmille de volontaires qui viennent s'armer puis repartent vers les postes qui leur sont assignés. Chaque nuit ou presque, des bombardiers alliés larquent à leur destination des containers d'où sont sortis en hâte les explosifs, les munitions et les armes. Les parachutes sont pris dans les projecteurs de la Flak allemande, qui limite là son activité, alors qu'elle dispose sur le camp de Meucon, à vingt-cing kilomètres de là, de tout l'armement antiaérien qui lui permettrait d'intervenir. Les quatre jeeps dont j'ai parlé furent parachutées dans la nuit du 17 au 18 juin, mais le container dans lequel étaient placées les s'écrasa au sol, et il ne fut possible de reconstituer qu'une mitrailleuse. Faute de mieux, ces jeeps furent équipées de fusils-mitrailleurs.

Attaque de Saint-Marcel

Le dimanche 18 juin, à 6 h 30 du matin selon «l'heure allemande» en avance de deux heures sur l'heure solaire, deux autos de tourisme transportant huit Feldgendarmen poussent une pointe de reconnaissance sur la route départementale 321 menant de l'Abbaye à Saint-Marcel, prenant par surprise le poste de veille commandé par le sergent-chef Le Canut, qui est tué sur place. Ses hommes accourent et tiennent tête à l'ennemi, tuant un des Allemands de la première voiture, faisant prisonniers deux autres et laissant le quatrième pour mort sur place tandis que, touchée en plein par un obus de bazooka, la seconde voiture est anéantie et ses quatre occupants tués. Deux F.F.I. ont été blessés dans ce bref engagement.

Le prétendu mort se relève et va donner l'alerte à Malestroit, où stationne un élement de la Wehrmacht composé de cinq cents hommes. Immédiatement, deux compagnies recoivent l'ordre de passer à l'attaque du camp. A 8 h 15 (heure allemande). l'ennemi fait son apparition au village de Saint-Marcel, d'où un ieune garcon réussit à s'esquiver, filant par les chemins creux jusqu'au château Hardys afin de prévenir commandant Le Garrec. A 8 h 30, la position est attaquée au nord du château et l'adversaire parvient à s'infiltrer dans la ligne française. Le Garrec fait alerter Morice et détache en renfort une section de la 3e compagnie, qui bouscule les assaillants en les obligeant à se replier. Soumise durant toute la journée à une forte pression de l'ennemi, la 2^e compagnie demeure fermement sur ses positions, non sans payer un lourd tribut. Les blessés affluent à l'ambulance, sur laquelle est évacuée le capitaine Lemerdy, blessé au cou. Lui-même blessé, Pierre Marienne s'est fait sommairement panser au poste de secours qui fonctionne au château et a immédiatement rejoint son poste de combat. Au sud de la ferme dite du Bois-Joly, cinq F.F.I. ont été tués et une innocente fille occupée à garder ses vaches a connu le même sort. Au bruit de la fusillade, l'abbé Guyodo, recteur de Sainte-Geneviève, est sorti de son confessionnal et a couru jusqu'au lieu du combat pour administrer les blessés.

Le château des Hardys centre du combat

Cependant, chez les Français, l'alerte générale a été donnée et partout les mitraillettes crépitent, balayant de leurs rafales tous les points susceptibles d'abriter l'ennemi qui se voit contraint de chercher abri dans les champs de blé où il couvre sa progression par des grenades fumigènes. A 9 h 30, il atteint la ferme du Bois-Joly mais se voit rejeter à découvert par une fougueuse contre-attaque. Les Français s'en donnent à cœur joie sur les cibles qui leur sont offertes, au point que, décrochant, l'ennemi se replie sur Saint-Marcel. L'affaire, qui se conclut sur un succès des hommes de Morice, s'est déroulée sur environ trois quarts d'heure.

L'ennemi reçoit des renforts, amenés par camions sur la nationale 774 qui va vers Rochefort-en-Terre. L'attaque est cette fois dirigée sur le château des Hardys, et c'est la section Le Gall qui en fait les frais, bientôt suivie par la section Rio. L'ennemi a mis en action des mortiers, mais le feu des armes automatiques entrave son avance, effectuée au travers de champs de blé ou de prairies. Les habitants du village de Saint-Marcel assistent à l'évacuation d'un grand nombre de blessés. Il y en a beaucoup aussi chez les hommes de Morice, prodigue auprès desquels se Bouvard, au poste de secours installé d'urgence au château de Sainte-Geneviève. Les jeeps assurent ensuite leur transport à l'ambulance du camp. établie près de la ferme de la Nouette.

Les Géorgiens de Vlassov

Grâce à la complicité des habitants des alentours, Morice dispose d'un excellent service de renseignement qui lui permet de ne rien ignorer de tout ce qui se passe à dix kilomètres autour du camp. Aux environs de midi, il est informé que des convois de camions, flanqués de sidecars, affluent de partout vers Saint-Marcel. Bourgoin rédige aussitôt un message qui est transmis par radio, demandant l'intervention de la Royal Air Force dont la réaction se manifeste à 16 heures.

Entre-temps, l'attaque allemande a repris, se manifestant deux heures plus tôt en s'étendant sur un front de près de trois kilomètres. Durant la matinée, les F.F.I. n'avaient eu affaire qu'à des hommes de la Wehrmacht. Cette fois, les Géorgiens de l'armée Vlassov se sont mis de la partie et portent leur attaque sur le nord-est des lignes françaises, tenues par la compagnie Larralde. Surgissant des couverts, l'ennemi attaque à la grenade et, dans les bois en flammes, les F.F.I., soutenus par des parachutistes Bourgoin. ripostent de Dès même. 14 h 30, les Géorgiens parviennent aux abords du château de Sainte-Geneviève après avoir abattu les deux Français de fusils-mitrailleurs armés aui avaient la garde. Mais les hommes de Larralde contre-attaquent, clouant les Géorgiens sur place. Par contre, la ferme du Bois-Joly est enlevée de vive force par l'ennemi à 17 h 30 et les Français

doivent se replier jusqu'à la lisière des bois, à trois cents mètres de là, sous un feu qui a rendu leur position intenable.

Repli et contre-attaques

Sur le vu de la situation, et appliquant les instructions données par Londres, le colonel Morice prend la sage décision, approuvée par le colonel Bourgoin, d'évacuer le camp à 10 heures et demie du soir, à la faveur de l'obscurité, afin de permettre à ses forces de se regrouper dans les bois de Callac, à une dizaine de kilomètres à l'ouest, entre Sérent et Plumelec. Cela ne signifie nullement l'aveu d'une défaite et encore moins l'abandon des combats, qu'il faudra poursuivre tout au contraire sans désemparer afin de permettre l'exécution de cette difficile manœuvre. Pour les temps à venir, ce qui importe est d'empêcher la destruction par l'ennemi d'une force d'intervention qui a pour objet principal d'obliger l'adversaire à se maintenir dans le Morbihan en l'empêchant de venir en aide aux siens sur le front de Normandie.

A cet effet, une forte contre-attaque est ordonnée pour 19 heures contre le flanc nord-est de l'ennemi. En dépit d'une vive opposition et d'un terrain difficile. elle nettoie les alentours de Sainte-Geneviève mais ne peut réussir à reprendre le Bois-Joly, trop solidement tenu par les Allemands qui continuent de recevoir des renforts, les derniers venant du camp de Coëtquidan tout proche et jetés tout frais dans la bataille. Ils effectuent à 20 heures une forte pression sur la partie est de la position, accompagnée de deux attaques simultanées sur le château des Hardys et sur l'Abbaye. Obus et balles incendiaires enflamment les bois en arrière du bataillon Le Garrec, rendant très difficiles les indispensables liaisons avec le P.C. de Morice. Cependant, le 2e bataillon tient bon, infligeant des pertes sérieuses à l'ennemi qui se dissimule dans les blés. Une pause se manifeste à 19 h 30.

Mais, au sud du camp, l'ennemi a progressé. Repoussant les assaillants à la grenade, le lieutenant Rio monte sur le parapet qui abrite un fusil-mitrailleur afin de mieux se rendre compte de la situation. Il est aussitôt fauché par une rafale d'arme automatique. Afin d'empêcher ses fusils-mitrailleurs de tomber aux mains des Allemands, Le Garrec ordonne une contre-attaque qui est